



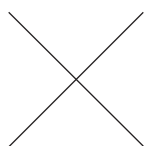
revue de presse

L'OPERA DE QUAT'SOUS

Kurt Weill / Bertolt Brecht / Jean-Robert Lay / Jean Lacornerie

théâtre croix-rousse.com

03 > 12 novembre 2016



VENDREDI 7 ET SAMEDI 8 OCTOBRE, LA BARCAROLLE PRÉSENTE L'OPÉRA DE QUAT'SOUS DE BERTOLT BRECHT ET KURT WEILL, MIS EN SCÈNE PAR JEAN LACORNERIE, AU CENTRE CULTUREL BALAVOINE À ARQUES. L'INDÉPENDANT EST ALLÉ VOIR LA PREMIÈRE, SAMEDI SOIR, AU CHANNEL, À CALAIS.

L'Opéra de Quat'Sous, simplement flamboyant

Un décor d'entrepôt façon hangar de vente par internet, des marionnettes à taille humaine troublantes et des comédiens-chanteurs flamboyants. Jean Lacornerie, à la mise en scène, et Jean-Robert Lay, à la direction musicale, ont remonté L'Opéra de Quat'Sous de Bertolt Brecht et Kurt Weill. Cette création toute neuve, dont la première a eu lieu samedi à Calais, a été saluée d'une standing-ovation. Elle sera jouée vendredi et samedi sur la scène Balavoine, avant une tournée dans toute la France.

Modernité

À l'époque, la pièce, inspirée de L'Opéra des gueux de John Gay, connaît un retentissement énorme, jamais démenti depuis. Et reste, en 2016, d'une insolente modernité. « Elle met à nu, de façon joyeuse, la brutalité des rapports humains », constate le metteur en scène lyonnais, Jean Lacornerie. L'auteur dramatique allemand, Bertolt Brecht, plonge ses spectateurs dans les bas-fonds de Londres, une cour des Miracles peuplée de faux mendiants, de bandits et de flics corrompus. La jovialité des personnages contraste avec les horreurs qu'ils profèrent et leur absence totale de moralité. Seul l'argent règne en maître.

Avec une ironie mordante, Brecht (1898-1956) applique les règles du capitalisme à la mendicité. Jo Peachum, incarné par l'excellent Jacques Verzier, est à la tête d'une véritable en-

treprise : il fournit pancartes, slogans larmoyants, faux moignons et membres amputés pour apitoyer le passant, contre un pourcentage élevé des recettes. À ce taux-là, c'est du racket ! Si ce n'était sa fille Polly, malencontreusement tombée amoureuse de la pire des fripouilles qui soit, Mackie Messer, truand, assassin et proxénète notoire, les deux hommes s'entendraient comme des larrons en foire.

« De quoi vit l'homme ? De sans cesse torturer, dépouiller, déchirer, égorger, dévorer l'homme », constate Mackie Messer, irrésistible voyou, interprété par Vincent Heden. « Les choses n'ont pas tant changé que ça », constate Jean Lacornerie, qui a beaucoup travaillé sur les œuvres musicales de Weill (1900-1950), son compositeur fétiche, dont la carrière extraordinaire l'a conduit de Berlin à Broadway.



Dans une mise en scène chatoyante, qui mêle théâtre, opéra et music-hall, Jean Lacornerie ajoute des marionnettes à taille humaine. Photo : © Frédéric Iovino

Si Bertolt Brecht a lui-même souvent repris et retravaillé cette pièce, tout au long de sa carrière, Jean Lacornerie a choisi de revenir à la version originale de Brecht et Weill, celle de

1928, pour son équilibre entre texte et chansons. Avec Jean-Robert Lay, il fait d'ailleurs le choix de conserver les chansons dans leur langue originale, l'allemand, « pour ne pas perdre ce côté râpeux, angulaire, et, quelque part aussi, le sens des paroles. » Pour le directeur musical, « la musique du texte est indissociable de la musique des notes. » Sans risquer cependant de perdre le spectateur, grâce à un système de surtitrage.

Une mise en scène foisonnante

La présence des musiciens sur scène, mis au travail au même titre que les voleurs et les catins, le mélange des genres, théâtre, opéra, cabaret et music-hall, les comédiens qui jouent autant qu'ils chantent, à moins que ce ne soit l'inverse... Tout concourt à une mise en scène foisonnante et enlevée, rythmée il est vrai par les trahisons, les rebondissements et les coups de théâtre de l'intrigue. Jean Lacornerie y ajoute une dimension supplémentaire. Pour donner corps à cette humanité bancale, il opte pour les marionnettes à taille humaine d'Émilie Valantin, qui apportent une note burlesque, voire grotesque. « Les marionnettes me semblaient une manière poétique de donner une traduction scénique à cette humanité de mendiants éclopés, de putains, de brigands », confie-t-il. En définitive, il y a beaucoup de matière, de texture, de richesse visuelle et auditive dans cet opéra de quat'sous. ■

par Am

|| L'Opéra de Quat'Sous, vendredi 7 octobre à 20h30 et samedi

8 à 18h, au centre culturel Balavoine. Une production la Clef des chants. Texte en français, chansons en allemand surti-

trées. À partir de 12 ans. Tarifs : 10€/8€. Pass : 6€.

ENCADRÉS DE L'ARTICLE

“ « Brecht et Weill nous plongent dans la fange pour que nous nous ébrouions, prenions de la distance et regagnons l'humanité. »



« L'Opéra de quat'sous » : des affreux, sales et méchants comme on les aime

Une production de la Clef des chants, donnée mardi soir au Colisée et en partance pour une belle tournée.

Les musiciens sont sur le (vaste) plateau du Colisée, autour de longues tables en bois qui serviront tour à tour de bureaux, comptoirs, portes de prison. Utilisation habile d'une scénographie plutôt inventive d'autant que lesdits (excellents) musiciens endosseront, au sens propre comme au sens figuré, les costumes de figurants.

La seule petite réserve qu'on pourra formuler sur cette mise en scène de L'Opéra de quat'sous signée Jean Lacornerie étant une trop grande profusion : entre les tables, cartons, étagères, échafaudages et marionnettes dont le spectacle est truffé, les chanteurs-comédiens ont parfois du mal à se frayer un chemin, les spectateurs à les repérer. Bémol qui n'altère en rien la solidité de cette production de la Clef des chants initialement créée à la scène nationale du Channel à Calais début octobre et en partance, après cette unique représentation roubaisienne (1 000 spectateurs conquis mardi soir), pour une belle tournée française à partir de novembre : Lyon, Bourges, Reims, Nevers, etc.

Musique aux confins du jazz, de la chanson réaliste, du music-hall et du cabaret, propos décapant voire cynique : dans cette cour des miracles revue et corrigée par Kurt Weill et Bertolt Brecht où le détournement de la loi est la norme (ou le contraire), des affreux, sales et méchants, personnages hauts en couleur bien que stéréotypés (le flic corrompu, le chef de gang, les putes au grand cœur) se croisent dans un grand jeu de chansons (paroles en allemand) et de récits (traduits en français). Un parti pris habile qui fonctionne d'autant mieux que les huit chanteurs-comédiens font preuve d'un bel abattage.

www.laclefdeschants.com/





La folie brechtienne s'empare de la Croix-Rousse

MERCREDI 9 NOVEMBRE Après le Théâtre des Champs-Élysées, la semaine dernière, c'est au tour du metteur en scène Jean Lacornerie de relever le défi brechtien au Théâtre de la Croix-Rousse. La mise en scène est différente, point de Bob Wilson et de Berliner Ensemble, mais la même poésie pleine d'humour qui permet la naissance de cette impitoyable satire sociale. La création de Brecht et de Kurt Weill regorge de fureur, de scandales et d'extravagance.

Pur produit de l'expressionnisme allemand, des années trente, L'Opéra de quat'sous est toutefois directement tirée de l'Opéra du gueux écrit 200 ans auparavant, en Angleterre par John Gay. La toile de fond est la même, une pègre londonienne qui vit dans les bas-fonds de la capitale anglaise où ne règnent qu'assassins et

flics corrompus et où une lutte de pouvoir fait fureur entre le roi des mendiants et un criminel. De cela, Brecht et Weill ont tiré un classique du répertoire, où les personnages s'adressent au public, où les bordures de la notion de théâtralité deviennent plus que floues et où les codes musicaux disparaissent lorsque Weill commence à jongler entre le jazz et le cabaret.



Ni vraiment opéra, ni vraiment comédie musicale, L'Opéra de quat'sous est à la frontière entre les deux et tient plus du cabaret musical. L'adaptation en formation réduite de Jean Lacornerie rejoint celle de Bob Wilson, en plus épuré. Après tout, il ne faut que des acteurs sachant chanter et des chanteurs sachant jouer. **H.J. ■**

L'Opéra de quat'sous, mis en scène par Jean Lacornerie, avec Jean-Robert Lay à la direction musicale. Mercredi 9 et jeudi 10 novembre au Théâtre de la Croix-Rousse. À 20h. De 5 à 22 €. croix-rousse.com.



Burlesque et trahison avec L'Opéra de quat'sous

🕒 4 novembre 2016 👤 Admin_envolee 📁 Marionnettes, Musique, Théâtre 💬 0



© Frédéric Iovino

Le 3 novembre, le théâtre de la Croix-Rousse présentait un grand classique du théâtre musical de la première moitié du XXème siècle, *l'Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht et Kurt Weill. Écrite en 1928 dans l'Allemagne de la république de Weimar, cette œuvre mêlant drame et burlesque préfigure les grandes comédies musicales à venir. Avec une nouvelle traduction de René Fix, la mise en scène de Jean Lacornerie parie sur un rapprochement au plus près de la version originale.

Un portrait brutal de l'humanité

Créé par Brecht et mis en musique par Weill, *l'Opéra de quat'sous* a été écrit en quelques mois à Berlin, inspiré par *l'Opéra des gueux* de John Gay (1728). L'action du récit se situe dans le quartier de Soho à Londres, où malfrats côtoient les flics corrompus et où se livrent des guerres de gangs. Capitaine d'une bande voleurs et d'assassins, Macheath, dit Mackie, épouse en secret Polly, la fille de Jonathan Peachum, le roi des mendiants. Ce dernier et sa femme Celia vont s'opposer à cette union et vont tout faire pour faire arrêter Mackie. En toile de fond, le couronnement d'un nouveau souverain Britannique met la ville en émoi. Le thème de la trahison est omniprésent. Ici, tout le monde trahit tout le monde. Mackie s'en apitoie dans sa complainte devenue célèbre : « *De quoi vit l'homme ? De sans cesse torturer, dépouiller, déchirer, égorger, dévorer l'homme* ». La morale est une lubie bourgeoise, le principal pour le commun des mortels est d'abord de « *bouffer* ». Dans ce monde, l'argent est roi et commande la destinée des uns et des autres. Difficile face à ce constat alarmant de la condition humaine de ne pas se replacer dans le contexte tumultueux de l'Allemagne de cette époque, en pleine crise économique, politique et sociale. Brecht a-t-il prévu dans cette pièce la décadence de l'Homme et l'Apocalypse à venir avec la montée du nazisme ? Peut-être. Pour Mackie, l'humanité ne se renouvelle pas, elle est de pire en pire à chaque époque. « *L'homme est un loup pour l'homme* » dit la locution latine. La pièce offre pourtant un décalage entre thèmes pessimistes et tonalité burlesque, à la limite de la comédie. Dans une esthétique de cabaret, elle mêle drame et humour. Brecht dresse ici dans une vision crépusculaire un portrait brutal de l'humanité, porté par la musique de Weill. *L'Opéra de quat'sous* est un mélange unique de désespoir, de lucidité et d'ironie, appuyé par l'association entre musique et théâtre.



© Frédéric Iovino

Une mise en scène proche de l'œuvre originale

Formé au Théâtre National de Strasbourg, Jean Lacornerie décide de revenir à l'œuvre originale de 1928. « *Curieusement on joue toujours en France l'Opéra de quat'sous dans la traduction de Jean Claude Hémerly qui date de 1959 et qui s'appuie sur un texte remanié par Brecht en 1955* ». Il commande à René Fix, traducteur et passionné de Brecht, une nouvelle traduction de la pièce faite à partir de la version de 1928. Si les dialogues sont en français, les chansons sont psalmodiées en allemand et sous-titrées. Pour Lacornerie, le but est de faire « ressortir tous les niveaux de langue dont Brecht joue dans son texte, du choral luthérien à l'argot berlinois, du langage de la technique financière au pastiche de François Villon ». Il s'agit aussi de repenser l'équilibre entre texte et musique, certaines chansons supprimées des éditions suivantes ont été réintégrées dans cette interprétation. Véritable *jazz-band*, l'orchestre fait aussi partie du spectacle, dirigé en coulisse par Jean-Robert Lay. Lacornerie a fait le choix d'une économie d'acteurs, en remplaçant certains personnages par les marionnettes aux gueules cassées d'Émilie Valantin. Il fait aussi appel à une équipe d'acteurs talentueux, composée de Jacques Verzier, Vincent Heden ou Florence Pelly. Associant plusieurs arts visuels et corporels, l'*Opéra de quat'sous* se présente comme une œuvre complexe, nécessitant une grande maîtrise de différentes techniques. Si on peut être rebuté par certains effets grandiloquents, on n'en apprécie pas moins la virtuosité avec laquelle cette pièce a été jouée et mise en scène.



© Frédéric Iovino

Grand classique du genre, l'*Opéra de quat'sous* est à voir par tous les amateurs de comédies musicales portant sur des amours impossibles. C'est aussi une œuvre témoin de son époque et qui délivre un message d'avertissement sur notre condition humaine vouée à la chute. Elle sera jouée au théâtre de la Croix-Rousse jusqu'au samedi 12 novembre.



Vincent Heden photo Frederic Iovino

Comme Bob Wilson, Jean Lacornerie présente l'Opéra de Quat'sous de Bertolt Brecht et de Kurt Weil dans sa première version de 1928. La nouvelle traduction de René Fix et l'orchestration jazzy de Jean-Robert Lay confèrent au spectacle un côté Opéra Rock fort réjouissant.

La fabrique du couple Peachum est un énorme hangar de stockage où s'entassent les cartons, du genre du ceux de la multinationale américaine Amazon qui fleurissent un peu partout dans le monde. Chez les Peachum on fabrique des marionnettes et on découpe les membres des mendiants pour ensuite les mettre ensuite sur le bord des trottoirs pour faire la manche. **L'Orchestre Symphonique de l'agglomération du Calais est au cœur de la scène – comme l'avait souhaité Brecht** – en bieu de travail. Il est dirigé par **Jean-Robert Lay**. Ce trompettiste de formation a restitué l'orchestration jazzy de la partition de Kurt Weil. Avec ses musiciens de talent – dont certains sont professeurs au Conservatoire – il se bat depuis des années pour faire rayonner la musique à Calais. **Non à Calais il n'y avait pas que des migrants montrés du doigt**. Le spectacle de Jean Lacornerie a d'ailleurs été créé au Channel – la Scène Nationale de Calais en octobre et il est produit par La Clef des Chants, une association de décentralisation lyrique qui œuvre dans la désormais Région des Hauts de France.



Florence Pelly, Pauline Gardel, et Jacques Verzier
photo Frederic Iovino

Pour jouer l'Opéra de Quat'sous il faut des comédiens et des chanteurs de talent. Jean Lacornerie a réuni une sacrée bande. **Jacques Verzier** et **Florence Pelly** forment un couple Peachum décapant et pervers à souhait. Ils donnent au spectacle son côté facétieux et burlesque. Mackie Messer est interprété par **Vincent Heden**. Une voix d'ange. Un look de rockeur ombrageux, un dandy bandit totalement craquant dans son costume scintillant qui laisse entrevoir son torse nu. **Pauline Gardel** incarne une Polly Peachum à la candeur juvénile tout à fait séduisante.

Non seulement, les comédiens jouent et dansent, mais ils manipulent aussi. Jean Lacornerie a demandé à la marionnettiste **Emilie Valentin** de concevoir toutes sortes de marionnettes pour jouer les brigands, les mendiants et les prostituées. Une riche idée qui donne encore plus de vie sur le plateau qui est magnifiquement éclairé par **David Debrinay**. La nouvelle traduction de René Fix est éclairante. Bref cette production a tout pour faire une longue carrière, pourquoi pas à Paris dans une grande salle genre Palais des Sports. Son côté « pop-rock » permet de rassembler tous les publics. **Du vrai bon théâtre populaire de qualité.**

L'Opéra de quat' sous - Brecht/Weill - Lacornerie/Lay



Publié le 6 Novembre 2016 par Baronne Samedi in **Art et spectacles**

Au Théâtre de la Croix-Rousse se joue le fameux **Opéra de quat' sous** (*Die Dreigroschenoper*), écrit par Bertolt Brecht et mis en musique par Kurt Weill.

L'oeuvre, créée en 1928 à Berlin, s'inspire de L'Opéra du Gueux (*The Beggar's Opera*) dont l'idée revient à Jonathan Swift qui suggérait à Alexander Pope : « Que diriez-vous, d'une pastorale qui se déroulerait à Newgate parmi les voleurs et les putains qui s'y trouvent ? ». Leur ami John Gay en fit, non une pastorale, mais un opéra satirique qui parut en 1728.

En fait, Kurt Weill appelait "pièce en musique" cette fresque truculente des bas-fonds, alternant texte et chansons, au croisement du jazz, de la musique savante et du cabaret :

"Avec l'Opéra de quat' sous, nous atteignons un public qui soit ne nous connaissait pas soit nous pensait incapables de captiver l'auditoire. [...] L'opéra a été créé comme un art aristocratique. [...] Si son format ne supporte pas le temps, alors il faut le démolir.... Nous avons pu le reconstruire dans l'Opéra de quat' sous, parce que nous avons une chance de repartir de zéro."

Ce fut le plus grand succès de son époque et renouvela le genre au-delà des frontières.

L'action se déroule à Londres où, sur fond de corruption policière et de filles perdues, Peachum, roi des mendiants, et le dangereux criminel Mackie-le-Surineur, dominent les bas-fonds.

Dans le courant de la Nouvelle Objectivité, l'oeuvre d'une féroce lucidité fait dire au criminel:

« De quoi vit l'homme ? De sans cesse torturer, dépouiller, déchirer, égorger, dévorer l'homme. L'homme ne vit que d'oublier sans cesse qu'en fin de compte il est un homme. »

Quant aux bien-pensants qui prônent les bonnes moeurs, ils s'entendront assener au nom du petit peuple :

« D'abord, il y a la bouffe, après passe la morale »



© photo Frédéric Iovino

La lumière joue un rôle fort dans le décor versatile à base d'éléments roulants, de cartons et de panneaux, mais l'originalité de la scénographie réside dans les grandes marionnettes d'Emilie Valantin, personnalisant les anonymes au gré de l'histoire : mendiants, prostitués, hommes de main...



Alors qu'en 1955, Brech avait largement révisé le texte, Jean Lacornerie a demandé à René Fix une nouvelle traduction de l'oeuvre originale pour en garder la jeunesse et en faire ressortir tous les niveaux de langue, du choral luthérien à l'argot berlinois,

C'est un bon choix qu'a fait le metteur en scène pour la partie musicale : les chansons en allemand surtitré collent à merveille au style grinçant et syncopé de l'orchestration originale de Weill.

On retrouve le très charismatique **Jacques Verzier**, dans un jeu aussi bon que celui dont il nous avait régales dans **Le Roi et moi** et **Bells are ringing**.

Amélie Munier campe une Lucy haute en couleurs et porte son Aria avec fougue, tandis que le Tiger Brown de **Gilles Bugeaud** est un modèle de veulerie sentimentaliste.



© photo Frédéric Iovino

Vous avez jusqu'au 12 novembre pour voir la pièce au Théâtre de la Croix-Rousse, puis elle sera en tournée en France.

L'OPÉRA DE QUAT'SOUS DE BERTOLT BRECHT ET DE KURT WEILL DANS UNE MISE EN SCÈNE DE JEAN LACORNERIE SOUS LA DIRECTION MUSICALE DE JEAN-ROBERT LAY

Au Théâtre de la Croix Rousse jusqu'au samedi 12 Novembre

(à paraître ici prochainement un entretien avec le metteur en scène Jean Lacornerie)

Jean Lacornerie a choisi de travailler à partir de la version de 1928, sur un état du texte qui n'est pas celui de la traduction que l'on lit classiquement. En effet, Le metteur en scène a commandé une nouvelle traduction à René Fix, basée sur un manuscrit reconstitué a posteriori qui serait semblable à la première représentation du texte en 1928. Il s'agirait selon de lui de revenir à l'oeuvre originale...

Le travail dramaturgique et musical autour ce classique de notre répertoire devient dès lors un enjeu lorsque l'on veut monter une telle oeuvre. Un enjeu d'une part dramaturgique, car bien qu'on ne soit pas encore véritablement dans une pièce de la maturité de Brecht proche de son esthétique du théâtre épique avec une visée didactique, il semblerait que le metteur en scène est choisi d'éviter en quelque sorte dans sa dramaturgie la force politique et la violence sociale de ce drame. De fait, la mise en scène et la direction d'acteurs s'engagent à rester fidèle à certains aspects de l'opérette, du music-hall et du cabaret, dévoilant bientôt sur scène des acteurs psalmodiant mais dont l'utilisation de l'allemand pour le chant évite fort heureusement la monotonie du français. L'allemand est admirablement bien respecté par les comédiens, dont on retient certains figures émergentes comme Vincent Heden dans le rôle titre et Jacques Verzier dans le rôle de Peachum.

L'Opéra de Quat'sous tel que Lacornerie l'a conçu contient quelque chose d'assez singulier, dans l'effacement des frontières entre la fosse des musiciens et la scène des acteurs. En effet, les musiciens sont non seulement présents sur scène mais aussi acteurs, employés dans l'entreprise de mendiants de Peachum ou bien encore policiers. La formation se concentre autour d'une grande table rectangulaire qui se trouve au centre de la scène, et qui en plus d'être mobile, constitue même parfois une estrade. L'espace scénique peut ainsi se mouvoir, l'ensemble donnant l'impression d'un vaste chantier, avec des échafaudages et des cartons conglomérés qui sont comme l'écrin de cette opéra de gueux, si l'on s'en réfère aux sources de Brecht en la personne de John Gay dont il tira la trame de son oeuvre dans *l'Opéra de Gueux*.

Jean Lacornerie n'a pas non plus insisté sur le côté décadent et loufoque de l'Opéra de Quat'Sous (on a entre autres un Mackie Messer qui ressemble davantage à beau ténébreux qu'à un criminel mystérieux et implacable), et c'est un choix esthétique plutôt surprenant qu'il a choisi de mettre en perspective : le travail autour de la marionnette.



Ainsi beaucoup de personnages subalternes (prostituées, mendiants, acolytes de Mackie) et même les protagonistes lors des scènes finales sont remplacés par des marionnettes manipulées à vue par les comédiens placés derrière-elles, des marionnettes-tronc dont on peut percevoir le frétillement des lèvres, ou bien encore des petites marionnettes à fil. Mais ces marionnettes créent une grande distance avec le spectateur et leurs utilisations confèrent à la pièce une noire et absurde mélancolie de l'existence. Cela est notamment visible pendant la scène au bordel, ce moment est représentatif du clinquant déréalisé voulu par le metteur en scène. Cela fait émerger une décadence stérile en somme qui ne met pas suffisamment en exergue le cynisme âcre et noir de la pièce. En plus, cela ne crée aucune dimension qui pourrait être comique ou burlesque et qui aurait pour effet d'accentuer le cynisme.

De même que le metteur en scène n'a pas insisté suffisamment sur la beauté et la violence de la relation entre Mackie et ses femmes (excepté pour sa relation avec Polly Peachum dont la candeur insolente est admirablement bien interprétée par Pauline Gardel). Les relations à la fois intenses et ambiguës que Mac entretient avec Jenny et Lucy sont presque reléguées dans la dramaturgie au rang d'anecdotes. La confrontation et la violence amoureuse, voire même sexuelle qui s'exerce notamment entre Jenny des Lupanars et Mackie est quasiment réduite à néant, par une Jenny qui au lieu d'être empreinte d'une tristesse et d'une colère sulfureuse envers son Mackie qu'elle aime malgré sa double trahison rendue possible par sa misère sociale, devient ici une femme presque vénale et méprisante. La complainte de Jenny autrement dit la chanson de Salomon est en cela une énorme déception dans ce spectacle. L'amour, la force, et la violence n'ont pas été incarnés dans cette mise en scène, perdant par-là quelque chose de sulfureux de cette pègre sauvage et sombre, mais qui en même temps dans l'esprit de Brecht, va bientôt diriger le monde...

Il ne faut pas dès lors oublier le contexte dans lequel cette pièce a été écrite, et de fait Brecht à travers cette pièce, explique avant tout la montée du nazisme, en tout cas c'est le sens de son *deus ex machina* final qui vient couronner Mackie de titres de noblesse et de biens. On ne peut que penser à l'Horst-Wessel Lied (hymne nazi) dont l'histoire en filigrane évoque la même idée, ici le chant d'un criminel est élevé au rang d'hymne. Ce chant a été composé par le dénommé Horst Wessel en 1929, une espèce de mac et de criminel, (chant qui sera choisi après sa mort comme hymne nazi) dans les combats qui opposèrent les nazis aux communistes au moment de l'arrivée du parti nazi à la chancellerie. Les criminels vont diriger le monde et peut-être qu'ils le dirigent déjà, c'est cela le message noir et ambitieux de Brecht, le Brecht qui va bientôt s'exiler, et qui a définitivement tué et déréalisé le romantisme allemand depuis Baal jusqu'à cet Opéra de Quat'Sous.

A mon sens, la mise en scène ne tient pas suffisamment compte de cette appétence historique et politique, le travail est au demeurant très bon et quelques dispositifs ingénieux et singuliers distinguent malgré tout ce travail, mais l'ensemble est trop hétéroclite et pas assez sombre et cynique, il paraît trop sobre et pas assez versé dans la folie qui prend parfois le corps théâtral dans sa catholicité. Le spectacle reste néanmoins (excepté ces détails qui n'engagent que moi) une très belle représentation fort divertissante et pleine d'énergie ! Le travail musical reste quant à lui parfaitement bien maîtrisé, et on ne ressent pas une once d'ennui pendant les deux heures de représentations.

Raphaël



L'opéra de quat'sous... Et ses quat' merveilles !

 LES RDV DE LA ROUQUINE - SUNDAY, NOVEMBER 6, 2016

Avec un titre pareil, vous vous en doutez : on a aimé.

Les deux premières merveilles étaient écrites dès le départ : le texte de **Bertold Brecht** et la musique de **Kurt Weill**, dirigée par **Jean-Robert Lay**, sont des petits bijoux. "On y respire un parfum unique d'ironie et de nostalgie, de désespoir et de légèreté que seul le mélange de la musique et du théâtre peut provoquer", commente **Jean Lacornerie**, directeur du théâtre et metteur en scène de ce spectacle. La pièce est en effet un mariage étonnant entre la lucidité fataliste du texte, avec des personnages sans foi ni loi assujettis à l'argent, autorité suprême, et la musique frivole, aux accents de jazz et de cabaret.

Car dans cette pièce, tout le monde trahit et l'argent est maître. Bourgeois, brigands, policiers corrompus, prostituées, la brutalité des rapports de force économiques est mise à nue. Et c'est là qu'arrive la troisième merveille : les groupes de force (prostituées, malfrats, mendiants) sont traités comme des entités et incarnés par des marionnettes géantes : réalisées par **Émilie Valantin**, grande figure française de la discipline, elles figurent ces entités avec des gueules cassées et permettent des tableaux d'une esthétique époustouflante.

Enfin, et c'est loin d'être la moindre des merveilles, les comédiens-chanteurs brillent tant dans le jeu théâtral que dans le chant, et semblent rompus aux codes du music-hall. Menée tambour battant, (« Je crois qu'il faut s'inspirer de la vitesse avec laquelle l'œuvre a été écrite pour la mettre en scène. Ce théâtre ne s'encombre pas de psychologie, il va à l'essentiel » dit **Jean Lacornerie**), cette pièce fait surgir la violence des injustices sociales en nous plongeant dans un monde joyeusement décadent.



TL 69—VIE QUOTIDIENNE ET LOISIRS—TL 69

SPECTACLETHÉÂTRE DE LA CROIX-ROUSSE

Un Opéra de quat'sous, plus chic que canaille

Excellente, la troupe mobilisée par Jean Lacornerie séduit sans émouvoir.

Œuvre la plus populaire du répertoire allemand décalé, dans l'esprit de la musique dégénérée, L'Opéra de quat'sous de Kurt Weill et Bertolt Brecht n'a rien perdu de sa gouaille et encore moins de sa force de séduction. Jean Lacornerie le prend à bras-le-corps dans une version plus proche de l'original de 1928, plus audacieuse, avec une orchestration plus âpre. L'utilisation de marionnettes géantes, superbement créées d'Emilie Valantin, manipulées par des comédiens qui s'effacent derrière leur protubérance, renforce la rugosité de cet ouvrage protéiforme.

Les comédiens-chanteurs, s'investissent dans leur rôle avec des

fortunes diverses. Jacques Verzier (Peachum) domine le plateau masculin où le personnage de Mackye, interprété par Vincent Heden, a la silhouette et la voix d'un héros romantique sorti d'un boy's band. La partie féminine, où s'imposent Florence Pelly (Madame Peachum) et Nolwenn Kordell (Jenny) est plus équilibrée, plus déchirée.

Dans ce spectacle presque trop chic, il manque peut-être l'essentiel, une atmosphère de cabaret canaille dans ce décor unique, sorte d'entrepôt envahi de cartons avec en son centre un long praticable où les musiciens s'attablent lorsqu'ils ne jouent pas les flics corrompus. La sonorisation

des voix nous tient à distance d'un spectacle propre sur lui, malin mais pas assez trash, qui manque encore de fluidité dans les enchaînements. Une sorte « d'Opéra de quatre euros ». ■



L'Opéra de Quat'sous (Critique)

Le Dimanche 6 novembre 2016 à 10 h 50 min | Par [Dan Renier](#) | Rubrique : [Actuellement](#), [Critique](#), [Théâtre musical](#)

Lieu : Tournée : voir ci-dessous

Dates : Jusqu'au 31 janvier 2017

Informations supplémentaires : www.laclefdeschants.com



Saison 2016-2017 – Spectacle en tournée :

7 et 8/10/16 – La Barcarolle – Centre culturel Balavoine – Arques

14 et 15/16 – L'Escapade – Hénin-Beaumont

18/10/16 – Le Colisée, Roubaix

Du 3 au 12/11/2016 – Théâtre de la Croix-Rousse, Lyon

16 et 17/11/16 – Maison de la Culture, Bourges

25/11/16 – Théâtre du Vellein, Villefontaine

29/11/16 – Maison de la Culture, Nevers

2/12/16 – Les Scènes du Jura, Dole

8/12/16 – Le Manège, Reims

Du 13 au 17/12/16 – Théâtre Jean Arp, Clamart

5 et 6/01/17 – Théâtre de Cornouaille, Quimper

12/01/17 – Théâtre, Privas

17/01/17 – Maison de la Culture, Amiens

27/01/17 – Centre cult. Aragon Oyonnax

31/01/17 – Théâtre, Villefranche sur Saône

Une pièce avec musique, un prologue et huit tableaux

Résumé : Bienvenue dans les bas-fonds de Londres où règnent voleurs, prostituées, mendiants et flics compromis. Tout le monde trahit tout le monde. Seul l'argent fait loi. Celui de la bourgeoisie, du capital qui écrase. Créé en 1928 par Kurt Weill et Bertolt Brecht, *L'opéra de quat'sous* est un portrait brutal de l'humanité moderne, mêlant drame, cabaret sensuel et burlesque dans une énergie de crépuscule du monde. Pour cette nouvelle production, la Clef des Chants a sollicité Jean Lacornerie, metteur en scène spécialiste et amoureux du répertoire pour qui ce théâtre ne s'encombre pas de psychologie et va à l'essentiel. Il s'attaque à ce chef-d'oeuvre où les chansons sont comme des coups portés au plexus du spectateur, en faisant appel à des acteurs-chanteurs rompus aux codes du music-hall et à un orchestre de neuf musiciens régionaux férus de jazz, dirigé par Jean-Robert Lay, directeur du Conservatoire de Calais. Il les mélange avec les gueules cassées des grandes marionnettes d'Émilie Valantin qui peuplent le plateau de mendiants, malfrats et prostituées. Une plongée dans la fange pour s'y ébrouer, prendre de la distance et regagner l'humanité.

Notre avis :

L'Opéra de Quat'Sous renaît dans une version la plus proche possible de l'originale datant de 1928. Jean Lacomerie a souhaité s'appuyer sur une nouvelle traduction et sur une partition plus complète de l'oeuvre. C'est Jean-Robert Lay, qui a accompagné plusieurs grands noms du jazz, qui assure la direction musicale de cette version de l'oeuvre de Bertolt Brecht (textes) et Kurt Weill (musique).

Jean Lacomerie retrouve plusieurs comédiens-chanteurs qu'il affectionne, ainsi que les passionnés de théâtre musical : Jacques Verzier, Vincent Heden, Florence Pelly, Gilles Bugeaud... Les nouveaux venus s'intègrent bien dans ce cercle. Les artistes se glissent avec aisance dans ce monde de malfrats, policiers véreux et prostituées. C'est Vincent Heden qui incarne avec charisme Macheath/Mackie le brigand qui joue avec le feu en séduisant Polly (Pauline Gardel), la fille de Jonathan Peachum, le chef d'un réseau de mendiants.

La scénographie retenue donne au premier abord l'impression de se situer dans une sorte d'entrepôt. Cet espace très ouvert accueille au fur et à mesure, avec un minimum de modifications et une véritable efficacité, des lieux variés : un repaire de mendiants, une écurie, un poste de police... L'orchestre présent sur scène, est parfois sollicité pour jouer la comédie. Les différents artistes incarnent plusieurs rôles en manipulant des marionnettes (créées par Emilie Valantin), en se dissimulant parfois complètement derrière elles. Ce parti pris permet d'accentuer le caractère décalé ou parfois cynique de certaines situations.

Le choix a été fait d'interpréter les chansons en allemand (avec surtitres). C'est l'occasion de rappeler entre autres que le standard de jazz « Mack the Knife » vient d'un spectacle musical écrit dans la langue de Goethe. A propos de ce titre, la belle interprétation faite en ouverture par Amélie Munier n'est pas sans rappeler l'esprit sensuel de plusieurs numéros créés par Bob Fosse (*Cabaret*, *Chicago*...). Plus globalement, il est difficile pour un non-germanophone de se prononcer catégoriquement sur la qualité de la diction des artistes dans les séquences musicales mais il se laisse embarquer sans rechigner dans ces tableaux, ce qui est en soi un point positif. Le bel orchestre aux couleurs jazzy/cabaret de Jean-Robert Lay est un allié précieux dans cet exercice ambitieux du chant en allemand.

Cette adaptation constitue un retour aux sources réussi pour un « opéra » qui brille encore bel et bien comme un sou neuf près de quatre-vingt-dix ans après sa création !

Le directeur du Théâtre de la Croix-Rousse met en scène la célèbre comédie musicale de Brecht en faisant un pari audacieux : inviter des marionnettes. Surprenant mais très réussi !

Un «Opéra de quat'sous» porté par des marionnettes

Soho, quartier interlope de Londres, ses bordels, ses cabarets... Et ses gangs.

C'est le décor planté par Bertolt Brecht pour son «Opéra de quat'sous», mis en musique par Kurt Weill.

Deux caïds s'affrontent : Peachum, le roi des mendiants, et Macky le roi des voyous.

Le second séduit la fille du premier. Et l'épouse. Ce qui va provoquer la colère du père qui décide alors de dénoncer son gendre. Arrêté, il réussit à s'évader avec la complicité du chef de la police. Chantage de Peachum qui menace de perturber le couronnement de la reine. A nouveau emprisonné et condamné à mort, Macky sera finalement libéré. Et anobli !

Cette comédie musicale met en scène un univers où règne une faune cynique et joyeuse : voleurs, escrocs, assassins, putains... Et flics ripoux qui ont adopté la même devise : «La vie est courte, l'argent est rare».

Jean Lacornerie, directeur du Théâtre de la Croix-Rousse, a relevé le défi de mettre en scène cet «Opéra de quat'sous» joué et rejoué, en travaillant sur le texte original de 1928. Plus authentique, plus rapide, plus libre... Et sur une orchestration très jazz avec neuf musiciens talentueux qui accompagnent les chansons en allemand. Mais il a surtout lancé un vrai défi en associant à ce spectacle une vingtaine de marionnettes étonnantes créés par Emilie Valantin. De vrais personnages, parfois imposants, manipulés avec talent par les comédiens-chanteurs. Au départ, on est un peu surpris, presque gêné, par ces petits monstres qui se faufilent entre théâtre et musique. Mais rapidement, la magie s'impose. Des masques expressifs, une gestuelle très juste, un rythme... Et ce décalage des apparences où tous ces malfrats apparaissent comme des pantins dans un système qui les tient. Superbe !

Le décor accompagne parfaitement cette pantomime. Un jeu de cartons, de néons et de structures métalliques. Avec une table immense qui trône au centre de la scène. A la fois podium et forum, couloir et placard. Là encore, un pari réussi. Comme ces costumes qu'on enfle sur scène, qu'on ajuste et qu'on jette. Un spectacle total dominé par une petite troupe de fantômes qui impose un style loufoque et grinçant, comme ces années folles qui annonçaient des années noires.

«L'Opéra de quat'sous» de Bertolt Brecht et Kurt Weil mis en scène par Jean Lacornerie et mis en musique par Jean Robert Lay. Avec Vincent Heden (Mackie), Jacques Verzier (Peachum), Pauline Gardel (Polly), Nolwenn Korbell (Jenny)...

2h. Au théâtre de la Croix-Rousse du 3 au 12 novembre puis en tournée notamment à Oyonnax, Villefranche sur Saône, Villefontaine, Dole...

THEATRE & DANSE

L'Opéra de quat'sous : misère en lumières

Avec des musiciens intégrés au jeu, un décor non-naturaliste, des marionnettes à taille humaine, Jean Lacornerie signe un Opéra de quat'sous très homogène, plein d'allégresse et de liberté.

LE MARDI 8 NOVEMBRE 2016 PAR NADJA POBEL



Postulat de départ : remonter aux origines de cette œuvre écrite en six mois à peine par Kurt Weill et Bertolt Brecht en 1928. Ainsi, une traduction a été commandée à René Fix pour s'éloigner de tous les remaniements que le dramaturge berlinois a rajouté au fil des décennies et les chansons sont interprétées en allemand. Les mots sont crus et raccords avec l'énergie noire que développent les chefs de père : le criminel Macheath et son rival Peachum.

Polly, la fille de ce dernier tombée dans les bras du premier s'en trouve même surnommée la « pute à gangster » et quand il s'agit de qualifier cette période trouble, elle est « pourrie. » Tout ce qui aurait pu entraver le rythme ou la compréhension a été gommé. Et loin d'appauvrir la pièce, cette propension à aller vite la sert.

L'opéra de quat'sous

De Bertolt Brecht, mus Kurt Weill, ms Jean Lacornerie, dir mus Jean Robert Lay, 2h30. Cabaret jazzy dans les bas-fonds londoniens des "Roaring twenties"

Théâtre de la Croix-Rousse Place Joannès Ambre Lyon 4e

Jusqu'au 12 novembre 2016, Jeu 3, ven 4, mar 8, mer 9, Jeu 10, ven 11 à 20h, sam 5 à 19h30, dim 6 à 15h, sam 12 à 16h

[voir les salles et horaires](#)

À commencer par la rapidité de jeu de **Vincent Heden** qui virevolte sur les tables de l'écurie (qui ressemble plus, et fort à propos, à un atelier d'usine) et entre les piles de cartons. C'est lui qui donne le la. Et ses acolytes, sans du tout être éclipsés, tiennent parfaitement ce marathon de deux heures.

AUF DEUTSCH

Fidèle des comédies musicales, **Jean Lacornerie** revient à leur source et n'a jamais semblé aussi à l'aise avec une œuvre qu'avec celle-ci (sauf peut-être avec *Tender land* et son récent *Roméo et Juliette*). Convoquer **Émilie Valantin**, spécialiste ès marionnettes, et l'amener à en concevoir pour les scènes de groupes (les brigands et les prostituées) participe aussi à ce tempo enlevé.

Jamais statiques car manipulées par des comédiens, elles apportent une identité quasi graphique à ce spectacle mis pleinement en lumière. La misère et les bas-fonds londoniens ne sont pas nimbés de pénombre ; le propos n'y perd rien et le metteur en scène reste ainsi fidèle à une idée de spectacle qu'il affectionne, proche du show de Broadway.



La tonalité jazz du band emmené par un compagnon de Didier Lockwood, **Jean-Robert Lay**, coule de source dans cette mise en scène résolument tournée du côté de la jovialité, fut-elle la plus cynique, amoral et impunie qui soit.

L'Opéra de quat'sous

Au théâtre de la Croix-Rousse jusqu'au samedi 12 novembre

Tags • [L+opera+de+quat+sous](#) • [Jean+Lacornerie](#) •

HÉNIN BEAUMONT et TOURNÉE

L'Opéra de quat'sous

Au cours de sa tournée (16 villes à travers toute la France), *L'Opéra de 4 sous*, dans l'excellente version mise en scène par Jean Lacomerie, a fait escale dans la salle de l'Escapade d'Hénin Beaumont, dans le Pas-de-Calais.

Cette comédie en musique de Kurt Weill sur un texte de Bertold Brecht, créée le 31 août 1928 à Berlin, a connu deux versions. Après la mort de Kurt Weill, Brecht a remanié assez fortement son texte, en 1955, supprimant au passage quelques airs et musiques intercalaires. Cette nouvelle version avait servi de base à la traduction française de Jean-Claude Hémerly datant de 1959.

Dans l'actuel spectacle, Jean Lacomerie a utilisé une nouvelle traduction, réalisée par René Fix, se rapprochant le plus possible de la version originale et réintroduisant les passages musicaux coupés. Elle a pour but de retrouver et « de faire ressortir tous les niveaux de langues dont Brecht joue dans son texte, du choral luthérien à l'argot berlinois, du langage de la technique financière au pastiche de François Villon » (dossier de presse). Les airs sont chantés en allemand et surtitrés mais les dialogues sont en français.

La remarquable partition est tout à fait inclassable puisqu'on y trouve « des références à la musique classique, des parodies d'opérette et d'opéra, des numéros de cabaret et de music-hall, des chansons d'amour, des chansons guerrières ou autre marche funèbre, le tout décliné dans des styles très en vogue à l'époque tels les bostons, valses, tangos, fox-trots et autres blues tempo » (Jean-Robert Lay) dont tout le monde peut au moins fredonner la célèbre « chanson de Mackie ».

L'ouvrage ne comporte qu'un seul décor volontairement sommaire, pouvant évoquer les bas-fonds de Londres, et constitué de structures métalliques, d'un escalier roulant et de tables. Des empilements de cartons en avant-scène marquent la séparation des trois actes donnés en continu.

La distribution, réduite aux huit personnages principaux, est en tous points remarquable, aussi bien dans le jeu que dans le chant, chacun ayant fait ses preuves dans de nombreux autres spectacles. En premier lieu, pour ne citer que les principaux, Vincent Heden, à l'aise dans les divers types de chants, même ceux dans la tessiture de ténor, assume parfaitement le charme vénéneux de Mackie-le-Surineur, avec sa séduction, ses outrances, sa vision réaliste de la société qu'il clame



Au centre Jacques Verzier (photo Frédéric Iovino)

de façon pathétique dans l'avant dernière scène de la pièce alors qu'il a déjà la corde au cou. Nolwenn Korbell, particulièrement touchante dans son air, est la prostituée Jenny, déchirée entre son amour pour Mackie et la sensation d'avoir été trahie par lui, avant de le livrer à la police. Pauline Cardel sait faire évoluer son personnage de Polly Peachum, de la naïve jeune fille à l'épouse jalouse de Mackie, notamment dans son duo avec Lucy, une autre épouse de Mackie. Elle a pour parents Jacques Verzier et Florence Pelly, incarnant Jonathan-Jeremiah et Celia Peachum, tous deux sans scrupule – ils dirigent une bande de mendiants – mais affichant un vernis de respectabilité. Enfin Gilles Bugeaud, au beau timbre sombre, prête ses traits au pitoyable chef de la police, « Tiger Brown », mal à l'aise entre les exigences de son métier et son amitié, peut-être plus, pour Mackie.

La pièce comprend de très nombreux autres rôles, les mendiants de Jonathan, le gang de Mackie-le-Surineur, un pasteur, un constable, des prostituées... que le metteur en scène a eu la bonne idée de remplacer par des marionnettes aux mines évocatrices, dues au talent d'Emilie Valantin. Certaines, les cinq fondamentaux de la misère, se traînant sur le sol, les autres, sont formées d'une veste de costume surmontée d'une tête en papier

mâché animée par les comédiens qui se cachent derrière. L'effet est à la fois bouffe, réaliste et très réussi. Autre idée intéressante, Jonathan Peachum dirige un atelier de prothèses diverses pour faux estropiés. Citons encore, pour la scène finale, une autre marionnette représentant un envoyé de la reine, en armure et monté sur un cheval à une roue.

Toute cette joyeuse équipe est accompagnée avec beaucoup de talent par un ensemble de 10 musiciens (7 à la création en 1928), situé en fond de scène et mené par Jean-Robert Lay, également à la trompette.

Bernard Créteil
15 octobre 2016

L'Opéra de Quat'sous :

Mise en scène : Jean Lacomerie ; direction musicale : Jean-Robert Lay ; chorégraphie : Raphaël Cottin ; scénographie : Lisa Navaro. Production La Clef des Chants et Le Théâtre de la Croix-Rousse de Lyon.

Avec : Pauline Gardel (Polly), Nolwenn Korbell (Jenny), Amélie Munier (Lucy), Florence Pelly (Celia), Vincent Heden (Mackie Messer), Gilles Bugeaud (Tiger Brown), Jean Sclavis (Filch, Smith), Jacques Verzier (Jonathan-Jeremiah Peachum).



Ma critique est très positive. Sincèrement dithyrambique. Le titre de l'article est Le triomphe du style. J'y note une rare fidélité stylistique aux auteurs - au niveau théâtral comme au niveau musical, - la homogénéité de l'équipe, l'efficacité des décors, le saveur authentique (ou même mieux) de la prononciation allemande, le bon rythme du spectacle, les transitions entre le théâtre parlé et le chant presque sans sutures, l'idée heureuse et très bien accompli d'utiliser des marionnettes... Bref, un travail acharné, couronné par un succès bien mérité.

Le seul bémol que j'ai pu mentionner, c'est le manque d'entractes. Même si ça gagne du tempo, ça ne flatte guère à la dramaturgie de Weill et Brecht. Les scènes finales des actes I et II sont tellement éclatantes, étourdissantes qu'elles exigent quelques minutes de repos des sens. Il faut du temps pour les «digérer».

Sinon, tout était au top. Merci beaucoup pour cette excellente soirée.
Anton Gopko

В Лионе на сцене театра «Круа-Русс» прошла серия представлений новой постановки «Трёхгрошовой оперы» Курта Вайля и Бертольта Брехта, осуществлённой дирижёром Жан-Робером Лэ и режиссёром Жаном Лякорнери. В числе прочего, спектакль интересен тем, что он впервые знакомит французских зрителей с первоначальной музыкальной редакцией 1928 г.

В последнее десятилетие во Франции наблюдается подъём интереса к творчеству Курта Вайля. Одной из «первых ласточек» этого всплеска стал организованный в 2006 г. Лионской национальной оперой фестиваль, в рамках которого было поставлено сразу четыре спектакля по сочинениям композитора. С тех пор популярность Вайля во Франции не ослабевает, а постановки его опер и мюзиклов становятся здесь всё более и более обычным делом. О недавней французской премьере последнего сценического произведения Вайля, *Lost in the Stars*, я уже здесь писал. Сейчас речь тоже пойдёт в некотором роде об открытии.

Прежде «Трёхгрошовой оперы» во Франции шла исключительно в переводе Жан-Клода Эмери, сделанном с текста, переработанного Брехтом в 1955 г., то есть уже после смерти Курта Вайля и без малого через тридцать лет после премьеры. Причём это была не первая переработка произведения, осуществлённая драматургом без участия автора и согласия композитора, так как они разорвали отношения ещё в 1933 г. Суть брехтовских изменений сводилась к тому, что он несколько смягчил авангардную дерзость и бесцеремонную грубость первоисточника, заново подтекстовал некоторые зонги, убрав откровенные цитаты из баллад Франсуа Вийона, за которые недоброжелатели обвиняли его в плагиате, и добавил намёки на Гитлера и Вторую мировую войну — в версии 1928 г., разумеется, немислимые. Также он расширил разговорные диалоги, увеличив их «удельный вес», и, таким образом, сместил хрупкое равновесие между текстом и музыкой, в силу чего «Трёхгрошовой оперы» перестала быть, собственно, оперой и перешла в разряд пьес для драматического театра с пением. А это не совсем соответствовало первоначальному замыслу авторов, задумавших своё произведение в том числе и как карикатуру на оперный театр (судя по описаниям, в самой первой постановке эта линия проводилась чётко и недвусмысленно).

Музыка тоже не оставалась неизменной. В многочисленных постановках, в том числе на Бродвее, использовались аранжировки, утяжелявшие и «лакировавшие» оригинал. Эти «исправления» становились традицией и иногда переключивались даже в официальные издания партитуры. А ведь изначальная оркестровка Вайля была сделана в расчёте всего на семерых музыкантов-полиинструменталистов! Но вот некоторое время назад Фонд Вайля — некоммерческая организация, некогда основанная вдовой композитора актрисой и певицей Лотте Ленья (первой исполнительницей роли-партии Дженни) — предпринял новое критическое издание партитуры с оригинальным текстом и с музыкальными вставками, которые исполнялись на премьере, но никогда не публиковались.

Благодаря этой серьёзной исследовательской работе стало возможным получить более точное представление о том, что же слышали и видели зрители на первых представлениях 1928 — 1929 гг., имевших, как мы знаем, бешеный успех. Создателями первой французской постановки этой, исходной, редакции стали Жан Лякорнери — руководитель лионского театра «Круа-Русс» — и Жан-Робер Лэ — главный дирижёр Симфонического оркестра Калезии. Именно в Кале и состоялась премьера спектакля, совершающего в настоящее время турне по всей Франции.

Специально для этой постановки был заказан новый перевод разговорных диалогов, который выполнил Рене Фикс — известный драматург и специалист по творчеству Брехта. Что касается зонгов, то их решено было исполнять на языке оригинала с субтитрами.

Согласно уверениям Жана Лякорнери, его целью было познакомить соотечественников с подлинной «Трёхгрошовой оперой». Видимо, это стремление быть верным авторам и поспособствовало тому, что спектакль оказался очень удачным, если не сказать блестящим. По крайней мере, я ни от одного спектакля этого режиссёра прежде не получал такого удовольствия. Если раньше Лякорнери казался мне хорошим, честным профессионалом, то в этот вечер он как будто ухватил звезду с неба.

В своём обращении к публике режиссёр написал, что стремился не перегружать спектакль психологизмом (как это, кстати, бывает свойственно нашей, советско-российской традиции постановок пьес немецкого драматурга), а напрямик добираться до самой сути ситуаций. Этот подход, насколько мы сегодня можем судить, очень близок и самому Брехту-режиссёру. Действительно, темпоритм спектакля был просто бешеный: диалоги буквально «просвистывались» на одном дыхании, но без малейшего ощущения неестественно тараторящей скороговорки, как иногда бывает. И это, опять-таки, способствовало ещё большему смещению временного соотношения диалогов и музыки в пользу музыки. «Трёхгрошовой опера» стала почти что полноценной оперой!

Стремлением к подлинности были продиктованы и некоторые прямые цитаты из первой берлинской постановки Эриха Энгеля: например, надписи, объявлявшие названия музыкальных номеров. Только сегодня эти надписи демонстрировались на электронных табло, а не при помощи кинопроектора, как в 1928 г.

Это, разумеется, вовсе не значит, что в спектакле не было места режиссёрской фантазии, и что все авторские указания выполнялись с рабской буквальностью. Напротив, некоторые решения были довольно смелыми. В частности, почти все эпизодические роли (нищие, бандиты, полицейские, проститутки и т. п.) исполнялись марионетками. Этой неожиданной находкой были убиты, как минимум, сразу три зайца. Во-первых, можно было показывать самые отвратительные уродства и увечья, не впадая в натурализм и не вызывая у зрителей чувства гадливости. Во-вторых, диалоги людей с марионетками приносили необходимую условность, театральность — иначе говоря, знаменитую брехтовскую «отстранённость» — и в игру живых актёров. И в-третьих, в этот приём была заложена острая социальная метафора: общество делает из живых людей послушные куклы. «Нищенская» компания Джонатана Джереми Пичема была остроумно изображена в спектакле как фабрика по производству марионеток из «новобранцев».

Руководство марионетками осуществляли в том числе и те актёры, чьи персонажи в данный момент не принимали участия в действии. То есть отнюдь не узкие профессионалы театра кукол. А при этом какая точность жестикуляции у марионеток, какая живая реакция на всё происходящее! Видно, что репетиции были долгими и упорными.

Кстати, всё это полчище марионеток создала Эмили Валантен — ветеран французского кукольного театра — по количеству наград, достижений и регалий некто вроде нашего Сергея Образцова.

И вообще, команда, работавшая над спектаклем, была «звёздной». Пусть современные французские звёзды драматического театра и мюзиклов известны читателям этого журнала и хуже, чем знаменитые «чисто оперные» певцы. Что любопытно, среди артистов были как поющие профессиональные актёры, так и люди с академическим консерваторским вокальным образованием. И разницы между ними не ощущалось вообще: за это, видимо, стоит благодарить концертмейстера Стэна Крамера, руководившего разучиванием партий и обеспечившего единство стиля.

Да какого стиля! Звучание инструментального ансамбля и голосов как будто перенесло меня в Берлин 20-х годов. Какой потрясающий, сочный, раскатистый немецкий язык зонгов! Вообще-то я немецкого не знаю и потому не могу со стопроцентной точностью уверять, что произношение было идеальным. Но могу сказать одно: если этот немецкий был не вполне правильным, то тем хуже для правильного! С первых же звуков первого же зонга — знаменитой «Баллады о Мэкки-Ноже» (исполнявшейся в данном спектакле не Уличным Певцом, как в оригинале, а певицей, что, по-моему, простительно) — мне подумалось: как же хорошо, что я сюда пришёл! И эта приятная мысль возвращалась на протяжении спектакля неоднократно.

А до начала представления идея исполнять зонги по-немецки с субтитрами казалась мне неудачной и рискованной: ведь это всё-таки не итальянская опера эпохи бельканто, тексты Брехта сами по себе гениальны, и полноценное слияние музыки и осмысленного слова в таком произведении, как «Трёхгрошовой опера», крайне важно. Но создатели спектакля сделали ставку на аутентичность. И, кажется, не прогадали. Не хочу даже задумываться о том, сколько труда было вложено в это произношение — и вообще в это «овладение стилем».

Кратко об исполнителях. Жак Верзье — один из ведущих артистов театра «Круа-Русс» — был превосходным Пичемом: ироничным и в сущности не злым человеком, который плох ровно настолько, насколько этого требует окружающий его «волчий» мир, одним из создателей которого он, впрочем, сам является. Под стать Пичему была и его жена Селия — гротескная, с налётом inferнальности и куда менее склонная к рефлексии. Её сыграла/спела Флоранс Пелли — между прочим, сестра выдающегося французского режиссёра Лорана Пелли, которому я регулярно пою дифирамбы на страницах этого журнала. Яркий образ Полли Пичем создала Полина Гардель. В её персонаже было всё: девичья чистота и свежесть, юная, порывистая любовь к Мэкки и в то же время какая-то тонкая, едва заметная порочность. «Лучом света в тёмном царстве» она отнюдь не выглядела. Песня про «да» и «нет» (вероятно, мой любимый музыкальный номер «Трёхгрошовой оперы») была исполнена ею с редким огоньком и в неожиданном — более подвижном, чем это обычно принято — темпе.

Самого Мэкки-Ножа воплотил Венсан Эден — выдающийся мюзикловый артист, обладатель многих престижных наград и красивых «теноровых» высоких нот. Его сценическая харизма такова, что поначалу возникает вопрос: позволительно ли трактовать этот образ так? Мог ли этот обаяшка совершить все те жуткие злодеяния, которые инкриминируют ему авторы? Но по мере развития действия успокаиваешься, понимая, что мог. Причём не от злости и не от какой-то особенной жестокости, а единственно по причине бескрайнего, наивного, почти умилительного эгоизма. Возможно, такое прочтение образа Мэкки как «благородного разбойника» более соответствует первоисточнику литературной основы произведения - «Опере нищего» Дж. Гея и И. К. Пелуша, - нежели циничному и несентиментальному театру Брехта — Вайля. Скажем так: трактовка роли спорная, но имеющая право на существование и талантливо реализованная. Зато вопрос, за что этот головорез пользуется таким успехом у женщин, не возник ни разу.

Нольвенн Корбелл (известная бретонская рок-певица и пропагандистка своей родной культуры, записавшая несколько дисков на бретонском языке) убедительно передала душевные терзания проститутки Дженни, любящей Мэкки, но всё же передающей его в руки полиции. А хорошо поставленный бас Жюль Бюжо послужил ярким украшением для образа продажного начальника полиции Брауна. Весь актёрский ансамбль был на зависть слаженным и сыгранным. Переходы от разговора к пению и обратно тоже были отретпированы так, что происходили по большей части абсолютно органично и незаметно, без «швов».

Декорация, придуманная Лизой Наварро, — нечто вроде ангара промзоны, наподобие, скажем, склада в «Икее» — быстро и эффективно преобразовывалась по мере надобности то в конюшню, то в полицейский участок, то в бордель и т. д. Важным структурным элементом этого сценического пространства был узкий и длинный стол, повернутый торцом к зрителям и разделявший площадку на две равные части. За столом этим сидели музыканты, которые принимали участие в спектакле на всём его протяжении, изображая то рабочих на «фабрике» Пичема, то гангстеров, то полицейских, то клиентов в публичном доме... Жан-Робер Лэ дирижировал ими, одновременно играя на трубе, — как это было принято во времена биг-бэндов.

Одним словом, редкий «настоящий» оперный спектакль может похвастаться таким тонким пониманием музыкальной эпохи и авторской стилистики, как эта «Трёхгрошовая опера». И это при том, что декорации и костюмы были отнюдь не «музейными», а скорее эклектично-вневременными, нейтральными.

Существенный недостаток для меня был один: спектакль шёл без единого антракта. Что это вообще за новая мода появилась, как будто продиктованная страхом, что в антракте все зрители разбегутся по домам! Надо больше верить в себя, товарищи! А то и... кхм... органы сидения устают, и театральному буфету один сплошной убыток. А главное, драматургия классических произведений обычно рассчитана на паузы в восприятии. В той же «Трёхгрошовой опере» финалы первого и второго действий такие яркие, такие «забойные», что после них просто необходимо дать немного отдохнуть ушам и глазам, дабы «переварить» увиденное и услышанное и обрести возможность полноценно воспринимать продолжение.

Вот, собственно, и всё. Больше придаться особенно и не к чему. Спектакль — прекрасная иллюстрация простого рецепта успеха, в котором всего две составляющих: верность автору и тяжёлый, кропотливый репетиционный труд.

Сегодня, почти через девяносто лет после первого представления «Трёхгрошовой оперы», произведение выглядит по-прежнему свежим и без единой морщинки. Его актуальность никуда не девалась, и это не то чтобы очень радует. В спектакле Жана Лякорнери прекрасно можно видеть, как законченные урки благодаря разбю становятся богатыми, а став богатыми, становятся влиятельными, а став влиятельными, становятся уважаемыми. Нам ли, россиянам, не знать о том, как это бывает? Но и французская публика реагировала на происходящее на сцене очень живо.

В своей речи перед готовящейся казнью Мэкки-Нож, как известно, обращается к последующим поколениям с призывом извлечь урок из разыгранной перед ними истории. Поколение самых первых зрителей, рукоплескавших редакции 1928 г., урок извлекло весьма специфический: уже через пять лет они бросали сочинения Брехта (вместе с книгами других авторов) в огонь. Очень хотелось бы, чтобы сегодня призыв Мэкки был наконец услышан.

Рекомендуем

- Опера на CD в интернет-магазине OZON.ru



38C-38C

VILLEFONTAINE VILLEFONTAINE

Une redécouverte del'Opéra de Quat'Sous

Villefontaine

L'Opéra de Quat'Sous présenté par Jean Lacornerie

Vendredi, le théâtre du Vellein présentait l'Opéra de Quat'Sous dans l'œuvre initiale de Bertolt Brecht. Le metteur en scène Jean Lacornerie recevait le public 1 h 30 avant le spectacle, pour expliquer sa mise en scène foisonnante.

Cette œuvre fut un succès, connue avec la radio et le film joué par des acteurs français. Cette nouvelle création, dont la première a eu lieu à Calais, a été saluée d'une standing-ovation. Kurt Weill et Bertolt Brecht ont réussi cette version musicale. Ce n'est plus tout à fait de l'opéra mais plutôt un cabaret. Huit musiciens sur le plateau, mis au travail au même titre que les voleurs, catins et le mélange des genres. Des marionnettes à taille humaine apportaient une note burlesque. Il a fallu deux ans de pré-

paration et cinq semaines de répétitions pour les comédiens qui chantent en allemand. ■





DOLETHÉÂTRE MUSICAL

L'Opéra de Quat'sous : les rapports de force mis à nu

Les Scènes du Jura invitent à revoir l'un des sommets du spectacle musical, « l'Opéra de Quat'sous » de 1928 dans une version revisitée bien-sûr.

C'est une version spectaculaire de l'Opéra de Quat'sous que Jean Lacornerie propose. Dans les bas-fonds londoniens, la guerre des clans fait rage, au milieu d'un monde de prostituées, de dealers, de flics ripous et d'assassins de tous poils. La trahison et le crime sont de rigueur. Cette explosion scénique a pourtant connu un immense succès immédiat et international en 1928, et les noms de l'écrivain allemand Bertold Brecht et du compositeur Kurt Weill sont liés

pour la postérité. « On est dans une mise à nu des rapports de force et de la brutalité dans l'économie plus que dans une réflexion critique sur cette économie », précise le metteur en scène qui a revisité le spectacle. Il ne faut donc pas s'attendre à une leçon de marxisme pas plus qu'il ne faudra chercher de psychologie dans les personnages. Le metteur en scène a recours à des marionnettes grand format pour compléter sa distribution dans les scènes de groupes. Sur

le front musical, le trompettiste Jean-Robert Lay entraîne ses musiciens sur des balades lancinantes et des rythmes grinçants qui vaudront à Kurt Weill d'être repris par David Bowie ou Marianne Faithfull.

« L'Opéra de quat'sous », La Commanderie à Dole, vendredi 2 décembre, 20 h 30, tarif rouge de 17 à 28 euros, tel : 03.84.86.03.03. ■





NEVERS

Un opéra qui enchante,

L'Opéra de quat'sous a emballé le public, mardi soir à la Maison de la Culture. Une pièce de Bertolt Brecht et de Kurt Weill mise en scène par Jean Lacornerie.

Très vite, nous sommes plongés dans un univers d'usine, avec une configuration originale. Les musiciens ont pris place autour d'une table. Ceux-ci font partie de l'opéra, ils ne restent pas statiques, ils changent de cos-

tumes, se déplacent, restent muets mais ils miment des personnages. La scénographie est dynamique, un bon équilibre entre chansons et textes et malgré deux heures de spectacle, le temps file très vite !

La présence des marionnettes représentant les mendiants, les prostituées et les brigands donne une dimension particulière, accentue l'effet désiré. Plus ou moins grandes,

elles sont manipulées par les comédiens, sorte de caricatures non exagérées, elles sont légitimes.

L'énergie est palpable, se propage est donne un côté rock'n roll à cet opéra. Une agréable surprise qui a enchanté le public nivernais.

Christine Vincent ■



Trois jours autour de la marionnette

Si Bruno Lobé, le directeur du Manège, la Scène nationale de Reims, veut donner une large place à la marionnette contemporaine, c'est parce qu'elle permet, selon lui, de «développer l'imaginaire du spectateur». Et qu'elle se marie très bien avec d'autres formes artistiques comme la danse, la musique ou le cirque. Avec Le Jardin Parallèle, le lieu de création marionnettique qui organise chaque année, à Reims, le festival Orbis Pictus, il lance, ce soir, et pour trois jours, un nouveau rendez-vous: Métacorpus. Ce festival, proposé dans plusieurs lieux de l'agglomération de Reims - le cirque et le Manège, le Cellier et le Carré Blanc-, est l'occasion de découvrir des spectacles mais aussi des installations qui abordent, le plus souvent, la question du corps et du mouvement. Parmi les rendez-vous à ne pas manquer: L'Opéra de qu'atsous, le chef-d'œuvre de Bertolt Brecht et Kurt Weill que Jean Lacornerie, le directeur du Théâtre de la Croix-Rousse à Lyon, revisite dans une mise en scène virevoltante. Avec ce spec-

tacle, où les musiciens se font face, assis autour d'une longue table rectangulaire, le spectateur est plongé dans une ambiance de music-hall et de cabaret burlesque, sensuel et grimaçant, où le jazz se mélange avec la langue allemande.

Flics, prostituées, brigands et mendiants

Au milieu de néons, qui montent et descendent, et des panneaux qui sont régulièrement déplacés pour créer de nouveaux espaces, les chanteurs-comédiens évoluent aux côtés de grandes marionnettes aux regards tristes. Ces dernières, imaginées par Emilie Valantin, ne sont pas sans rappeler l'univers incroyablement virulent des années 1920, à Berlin. Dans cet Opéra de qu'atsous où les scènes s'enchaînent avec beaucoup de fluidité, se croisent et s'entremêlent les flics, les prostituées, les brigands et les mendiants présents dans le texte de Brecht. Côté musique, «c'est Jean Robert Lay, un homme de jazz compagnon de Didier

Lockwood, qui dirige depuis sa trompette comme au temps des jazz-bands», indique Jean Lacornerie. Le festival Métacorpus est aussi l'occasion de découvrir Zone de gestation sombre, une création de l'ancien danseur Michaël Cros qui aborde la question du vivant, «quelque part entre l'humain, le végétal et la machine». À voir, également, Hylum où Patrick Sims entend «rafraîchir le linge sale des contes de fées», avec des petits personnages à fils et tête d'os qui n'en font qu'à leur tête. Par ailleurs, le public est invité, samedi, à assister à une représentation de Couac d'Angélique Friant qui traite du vilain petit canard qui sommeille en chacun de nous et doit accéder à bien des épreuves pour s'épanouir... Pendant ces trois jours de Métacorpus, le Manège et Le Jardin Parallèle ont également prévu des animations marionnettiques, dans des vitrines du centre commercial Jean-Moulin, dans le quartier Europe à Reims. Valérie Coulet ■





Mix

*Sélection critique par
Thierry Voisin*

L'Opéra de quat'sous

De B. Brecht, mise en scène de J. Lacornerie, chorégraphie de R. Cottin, musique de K. Weill. Durée: 2h30. Jusqu'au 17 déc., 20h30 (mer., ven., sam.), 19h30 (jeu.), Théâtre Jean-Arp, 22, rue Paul-Vaillant-Couturier, 92 Clamart, 01 41 90 17 02. (14-24 €).

T A chacune de ses créations, Jean Lacornerie ne cesse de nous surprendre par ses partis pris. Pour *L'Opéra de quat'sous*, il a choisi la version originale de 1928, où la satire n'est pas réduite à une critique marxiste de la société, dans une mise en scène mêlant théâtre, cabaret et marionnettes. Au cœur d'un vaste entrepôt, l'orchestre, en bleu de travail, est témoin d'une guerre des gangs dans les bas-fonds de Soho, où le fric l'emporte sur la morale. Toutes les scènes de groupe avec malfrats, gueux et catins sont interprétées par de grandes marionnettes, qui ajoutent de l'ironie à ce portrait féroce de l'humanité, mais donnent aussi finalement plus de liberté de jeu aux interprètes. Voilà donc une relecture à la fois facétieuse et décapante du chef-d'œuvre de Bertolt Brecht et Kurt Weill, à la ligne mélodique franchement jazzy.

DEC

17

L'Opéra de Quat'sous de B.Brecht et K.Weill, mes Jean Lacornerie, vu au Théâtre Jean Arp (Clamart)

On a l'impression de bien connaître L'Opéra de Quat'sous de Bertold Brecht et Kurt Weill mais nous qui avons eu la chance d'aller au Théâtre Jean Arp à Clamart, avons redécouvert le chef d'oeuvre.

D'abord parce que le metteur en scène et directeur du théâtre de La Croix-Rousse (Lyon), Jean Lacornerie, a choisi de travailler sur la version première, celle de 1928 alors qu'on a l'habitude en France de jouer la version de 1959 sur un texte remanié par Brecht en 1955 (après la mort de Kurt Weill, en 1950) et traduit par Jean Claude Hémerly. Une nouvelle traduction a donc été demandée à René Fix (traducteur brechtien s'il en est, enseignant et lui-même auteur dramatique), une nouvelle jeunesse en quelque sorte.



Cette nouvelle traduction permet d'apprécier les différents niveaux de langue que Brecht s'est amusé à combiner, argot bien sûr, pastiche (François Villon), langage de la finance, etc.

Mais on trouve aussi au long du spectacle des chansons, des musiques

intercalaires, qui avaient été mystérieusement supprimées et qui ont été retrouvées par la Fondation Weill.

L'équilibre entre texte et musiques est bien plus clair. En outre, si les textes sont dits en français, les chansons sont interprétées en allemand (surtitré), ce qui permet d'apprécier le rythme, l'accentuation, la juste sonorité entre langue et musique.



Une fois encore, Jean Lacornerie a demandé à Emilie Valantin de concevoir des marionnettes pour figurer les gueux, les mendiants, les brigands, les putains ou les flics qui peuplent cet opéra de misérables.

Pantins blafards, acolytes de Mackheath, Mackie

Messer, Mackie le surineur, Mack the Knife, ou adjoints du chef de la police corrompu Tiger Brown, ces grandes figures font surgir un univers qui rappelle les peintres de l'époque, George Grosz, Max Beckmann, Otto Dix....L'incorporation des marionnettes permet aussi des changements à vue extrêmement rapides, des effets de surprise ou des notes comiques.

A côté des comédiens-chanteurs-manipulateurs, les musiciens occupent près de la moitié du plateau et participent à quelques grandes scènes, une façon de les incorporer à un spectacle tout en vitalité, en drôlerie, et en rythme.

Plus qu'un orchestre, c'est un jazz band qui restitue une atmosphère de Jazzstil berlinois.



Photos: Frédéric Iovino

En tournée: Théâtre de Cornouaille - Quimper ([voir ici](#))
05 et 06 janvier 20h

Théâtre de Privas ([voir ici](#))
12 janvier 19h30

Maison de la Culture - Amiens ([voir ici](#))
17 janvier 20h30

Centre Culturel Aragon - Dyonnax ([voir ici](#))
27 janvier 20h30

Théâtre de Villefranche sur Saône ([voir ici](#))
31 janvier 20h30

L'Opéra de quat'sous

A chacune de ses créations, Jean Lacornerie ne cesse de nous surprendre par ses partis pris. Pour L'Opéra de quat'sous, il a choisi la version originale de 1928, où la satire n'est pas réduite à une critique marxiste de la société, dans une mise en scène mêlant théâtre, cabaret et marionnettes. Au cœur d'un vaste entrepôt, l'orchestre, en bleu de travail, est témoin d'une guerre des gangs dans les bas-fonds de Soho, où le fric l'emporte sur la morale. Toutes les scènes de groupe avec malfrats, gueux et catins sont interprétées par de grandes marionnettes, qui ajoutent de l'ironie à ce portrait féroce de l'humanité, mais donnent aussi finalement plus de liberté de jeu aux interprètes. Voilà donc une relecture à la fois facétieuse et décapante du chef-d'œuvre de Bertolt Brecht et Kurt Weill, à la ligne mélodique franchement jazzy.



par Thierry Voisin



L'opéra de quat'sous, au pays des gueux flamboyants

▲ Olivier Fregaville-Gratian d'Amore

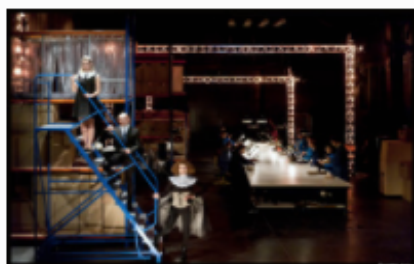
● 30 décembre 2016

■ Chroniques, Musical, Théâtre

Print PDF

“ *Dans les bas-fonds de Londres, la misère est une denrée précieuse qui se marchande, se vend et s'extorque. En adaptant cette satire d'une réalité sociale très post-victorienne, Jean Lacornerie nous plonge dans un monde mêlant glamour et noirceur où hypocrisie et opportunisme règnent en maître. Porté par des artistes passionnés et talentueux, cet Opéra de quat'sous a du chien et de la gouaille.*

Des étagères métalliques, de grandes tables froides, et quelques cartons, nous transportent dans une sorte de grand hangar moderne et sans âme. Dans les recoins de cet espace sans chaleur, rappelant les entrepôts des géants de la vente sur internet, la misère se monnaie. Homme de peu de foi et roublard, Monsieur Peachum (excellent Jacques Verzier) manœuvre les plus pauvres pour en faire une armée de mendiants à sa solde. Richement vêtu, il forme avec sa femme (flamboyante Florence Pelly) un couple vil et avisé. Dans les bas-fonds de Londres, ces Thénardiens anglais semblent régner en maître.



La famille Peachum (Pauline Gardel, Jacques Verzier et Florence Pelly) au complet © Frédéric Iovino



Jean Lacornerie met en scène l'Opéra de Quat'sous, un classique du théâtre musical signé Bertold Brecht avec Amélie Munier dans le rôle de Lucy © Frédéric Iovino

Pourtant, une ombre au tableau vient contrarier leur lucratif business du misérabilisme. Leur fille (pétillante Pauline Gardel) s'est entichée d'un bandit des grands chemins, un tueur sans foi ni loi, le trop charmant Mackie Messer (épatant Vincent Heden). Bien décidés à empêcher cette idylle, nos deux marchands de pauvreté vont tout faire pour envoyer ce dernier de vie à trépas quitte à s'accoquiner avec la police véreuse du quartier. Commence alors une course-poursuite dans les bas fonds de Soho où trahison, opportunisme et hypocrisie seront les seules règles, chacun y perdant de son humanité.

Mêlant astucieusement costumes d'époque et décors modernes, Jean Lacornerie ancre l'Opéra de Quat'sous

dans une actualité sombre et prégnante. Car au fond, rien n'a changé depuis le début du siècle dernier. Si le monde a évolué, 100 ans plus tard, misère et pauvreté sont toujours là, visibles pour ceux qui veulent voir, cachées pour les autres. Pour certains opportunistes avides d'argent facile, elles sont toujours une monnaie d'échange, un moyen d'asservir les plus démunis. Pourtant, rien n'est triste malgré la noirceur du propos, malgré le portrait au vitriol de cette humanité chancelante, de ce monde à l'agonie, nous sommes au théâtre, le burlesque, la comédie n'est jamais loin du drame.

En virtuose de la mise en scène, passionné de music-hall, Jean Larcerie nous entraîne dans un univers où l'argent fait la loi et où les malfrats sont des dandys plus séduisants que patibulaires. Cassant ainsi la brutalité de l'œuvre que la langue allemande rend pourtant plus âpre, il livre une version glamour chic de cette comédie mêlant théâtre et musique. Si les puristes auront du mal avec ce parti-pris singulier, les autres prendront un plaisir à découvrir ce classique dépolissé, porté par une troupe d'artistes chevronnés. Vincent Heden, plus félin que jamais, se glisse dans la peau de Mackie-le-Surineur. Loin de la brute épaisse attendue, il offre au personnage une grâce machiavélique, un charisme décalé. Florence Pelly, toute en perruque, est parfaite en mère maquereelle diabolique. Jacque Verzier donne stature et élégance au sinistre Monsieur Peachum. Enfin, Amélie Munier donne corps et âme au standard Mack the Knife, dans un numéro de cabaret épatant qui fait l'ouverture de ce Musical d'excellente facture.



Vincent Heden campe un Mackie Messer plus dandy que méchant © Frédéric Iovino



Monsieur Peachum, un ange démoniaque qui utilise la pauvreté de ses congénères pour s'enrichir © Frédéric Iovino

L'opéra de quat'sous de Bertolt Brecht

Théâtre Jean Arp

22, Rue Paul Vaillant Couturier

92140 Clamart

du 13 au 17 décembre 2016 à 20h30

durée 2H00

Pour les dates de tournée consulter le site [la Clef des chants](#)

Nouvelle traduction du texte René Fix

Musique Kurt Weill

Mise en scène Jean Larcerie

Direction musicale Jean-Robert Lay

Marionnettes Émilie Valantin

Chorégraphies Raphaël Cottin

Scénographie Lisa Navarro

Lumières David Debrinay

Costumes Robin Chemin

avec Vincent Heden, Florence Pelly, Jacques Verzier, Pauline Gardel, Nolwenn Korbell, Amélie Munier, Gilles Bugeaud, Jean Sclavis et des musiciens

Bertolt Brecht

Comédie musicale

Théâtre musical



QUARTIERS LIBRES

"L'Opéra de quat'sous" : le cabaret de la vie

Comme à Calais où il a été créé, cet Opéra de quat'sous a fait l'unanimité au Théâtre de la Croix-Rousse à Lyon qui était absolument comble le soir où nous l'avons vu. Jean Lacornerie, son metteur en scène, a voulu faire - revivre l'œuvre telle qu'elle avait été créée en 1928 au Theater am Schiffbauerdamm à Berlin, avant d'être interdite en 1933 par les nazis. Depuis, ce « théâtre musical » - une « comédie musicale », dirait-on aujourd'hui - a connu bien des évolutions. La plus notable fut celle que Brecht lui-même opéra en 1955, réaffirmant la prédominance du texte sur la musique (le compositeur Kurt Weill, mort cinq ans auparavant, ne pouvant plus s'y opposer...). Entre les deux hommes, après des années de collaboration, l'entente n'était décidément plus la même.

Cette version de 1928 est plus musicale que celle qu'on a pour habitude

d'entendre. Les chansons, parce qu'elles sont interprétées en allemand (avec sous-titres), ont plus de poids et de puissance, respectant l'esprit du compositeur. Les textes sont dits en français, ce qui facilite la compréhension de cette description des rapports humains. Cette esquisse de la société capitaliste fait de ce spectacle une œuvre glaçante. Deux heures de scène fortes, dérangeantes : 1928-2016, comme si rien n'avait changé, comme si tout avait empiré !



Le drame se joue dans une sorte d'atelier de couture d'une PME, avec les musiciens en blouse de travail assis autour d'une table centrale. Un orchestre hors pair fait sonner les cuivres, des comédiens-chanteurs interprètent avec brio ces airs entrés dans la mémoire collective. Sans oublier ces marionnettes qui donnent un masque cru aux personnages. Impossible de s'échapper, de trouver des excuses ou de feindre l'ignorance, on est confronté à la nature humaine dans toute sa splendeur : violente, avide, esclavagiste ou raciste. Un spectacle qui pourra plaire aux adolescents s'ils ont l'oreille habituée aux dissonances de la musique atonale, typique de l'entre-deux-guerres où se mélangent le théâtre et le cabaret. ■



L'Opéra de quat'sous dans sa version originale

C'est dans sa version originale de 1928 que Jean Lacornerie a voulu présenter «Die Dreigroschenoper», le chef d'œuvre de Kurt Weill et Bertolt Brecht. Une version plus musicale que celle que l'on connaît. Une réussite.

Comme à Calais où il a été créé, cet Opéra de quat'sous a fait l'unanimité au Théâtre de la Croix-Rousse à Lyon qui était absolument comble le soir où nous l'avons vu. Jean Lacornerie, son metteur en scène, a voulu faire revivre l'œuvre telle qu'elle avait été créée en 1928 au Theater am Schiffbauerdamm à Berlin, avant d'être interdite en 1933 par les nazis. Depuis, ce «théâtre musical» - une «comédie musicale», dirait-on aujourd'hui - a connu bien des évolutions. La plus notable fut celle que Brecht lui-même opéra en 1955, réaffirmant la prédominance du texte sur la musique (le compositeur Kurt Weill, mort cinq ans auparavant, ne pouvant plus s'y opposer...). Entre les deux hommes, après des années de collaboration, l'entente n'était décidément plus la même.

Cette version de 1928 est plus musicale que celle qu'on a pour habitude d'entendre. Les chansons, parce qu'elles sont interprétées en allemand (avec sous-titres), ont plus de poids et de puissance, respectant l'esprit du compositeur. Les textes sont dits en français, ce qui facilite la compréhension de cette description des rapports humains. Cette esquisse de la société capitaliste fait de ce spectacle une œuvre glaçante. Deux heures de scène fortes, dérangeantes: 1928-2016, comme si rien n'avait changé, comme si tout avait empiré!

Le drame se joue dans une sorte d'atelier de couture d'une PME, avec les musiciens en blouse de travail assis autour d'une table centrale. Un orchestre hors pair fait sonner les cuivres, des comédiens-chanteurs interprètent avec brio ces airs entrés dans la mémoire collective. Sans oublier ces marionnettes qui donnent un masque cru aux personnages. Impossible de s'échapper, de trouver des excuses ou de feindre l'ignorance, on est confronté à la nature humaine dans toute sa splendeur: violente, avide, esclavagiste ou raciste. Un spectacle qui pourra plaire aux adolescents s'ils ont l'oreille habituée aux dissonances de la musique atonale, typique de l'entre-deux-guerres où se mélangent le théâtre et le cabaret.

Le 12 janvier à Privas, le 17 à Amiens, le 27 à Oyonnax, le 31 à Villefranche-sur-Saône.

par François Delétraz



